

Mario Rossignol
Jean-Pierre Ste-Marie

AGRIPPA

LE PLAN DIVIN

ÉDITIONS
MICHEL
QUINTIN



PROLOGUE

Je suis l'Un.

Rien d'autre et tout à la fois.

Je suis inexplicable.

Car aussi vaste que les étendues sombres de l'univers sans fin.

Je ne peux me montrer et l'on ne peut me voir sans courir le risque d'en mourir.

Je ne m'exprime que par la pensée et l'émotion, et nul ne peut comprendre qui je suis.

Car je suis indéfinissable.

Il n'existe absolument rien dans ce vide chaotique qui puisse se comparer avec moi.

Au-delà de tout ce qui est, je suis incomparable.

Je le sais et voilà tout.

Ce monde minuscule dont l'homme se croit le maître n'est qu'une fraction infime de l'expression de mon savoir et de ma puissance. Il est le sujet protégé d'une expérience comprise à l'intérieur de ce Plan, lui-même jailli d'une ébauche dégrossie à travers une pensée flâneuse et égarée.

Et puisque cet homme a d'instinct ressenti le besoin de confier son destin à quelque chose de supérieur, il est sans nul mal tombé dans ce Plan. Eût-il été un piège, il s'y serait tout de même jeté tête baissée.

AGRIPPA

L'homme choisit donc de s'en remettre à ce qu'il ne comprenait pas. Il était ainsi plus simple de vénérer ce que l'on ne pouvait pas expliquer. Il nomma « dieux » toutes ces choses si grandes qu'elles lui semblaient le dominer, et les pria d'abord pour que sa volonté s'accomplisse, puis pour que ses fautes lui soient pardonnées. En effet, si la Rédemption est ce qui inquiète le plus l'homme, si elle est le fait capital qui domine tous les événements du monde, il la cherchera au moins autant que ce que pourra lui apporter la gravité des fautes qu'il commettra. Parce que les œuvres des hommes n'ont d'importances véritablement historiques que si elles ont servi ou contrarié le Plan de la Providence, et dans la mesure où elles l'ont fait.

Les choses prirent exactement la tournure prévue à la suite de l'envoi de la Parole. Celui que les hommes nommèrent le *Christ*, déclencha le mouvement qui allait mettre un terme à l'adoration de plusieurs dieux. Car il ne pouvait y en avoir qu'un.

Je suis unique.

Le succès de la prédication des apôtres et des fidèles, la force des miracles qu'ils opérèrent devant les foules, la constance inébranlable des martyrs, les progrès de ce *Christianisme* en dépit des persécutions, les combats soutenus contre les schismes, les victoires remportées sur tous ses ennemis, les transformations opérées dans le monde païen par les missionnaires et sa conservation jusqu'à ce jour sans le moindre changement dans sa doctrine, ne pouvaient s'expliquer que d'une seule façon : la volonté de Dieu.

Et ainsi comprirent-ils l'expression de cette volonté.

Mon Plan Divin.

Mais resteront toujours ceux qui, par une volonté adverse, chercheront à anéantir le Plan. Ceux qui croient que l'art de gouverner les hommes se résume à lâcher sur eux la liberté du mal, en mettant le bien sous bonne garde. Ces pauvres hères, manipulés par l'Opposant, ne parviennent pas à se rendre compte que leurs actions, aussi désespérées qu'elles soient, entrent dans l'évolution du Plan. Et quoi qu'ils fassent, ils ne pourront jamais s'y soustraire. Jusqu'au jour où, épuisés et blasés, ils déposeront les armes dans un éclair de lucidité. Ils donneront la vie plutôt que de donner la mort et répandront la charité plutôt que la souffrance. Ils divulgueront les secrets afin que tous en profitent et cesseront de livrer la guerre à l'orgueil. Les effusions de sang laisseront place aux effusions de richesse ; et la richesse, ce n'est ni l'or, ni l'argent, ni les pierres précieuses. La richesse, c'est la Sagesse.

Tant que l'Adversaire aveuglera les hommes de sa malice, ceux-ci croiront à tort leurs faux raisonnements. Frustrés dès leur naissance par la fatalité de leur finalité, et convaincus que la vie est injuste et que l'injustice s'acquiert la mort, ils croiront que quand viendra la fin, leur corps se résoudra en poussière et leur esprit se dissipera telle une vapeur inconsistante. Que leur vie passera comme les traces d'un nuage et s'évanouira comme la brume chassée par les rayons du soleil. Que leur nom tombera dans l'oubli et que personne ne se souviendra de leurs œuvres. Que leur vie fuira comme le passage d'une ombre...

Ils ignorent les secrets de l'Un.

AGRIPPA

Je suis l'Artisan et l'homme a été créé à l'image de ma propre nature.

C'est par l'Opposant que la mort est entrée dans le monde.

Sans qu'il ne le sache, l'homme est porteur d'immortalité. Il est comme l'or dans la fournaise qui perd sa forme au fond du creuset pour ensuite resplendir en un fabuleux joyau. Riche en savoir et en sagesse, immortelle sera sa mémoire. Car à tous l'intelligence a été donnée. Et vers chacun l'esprit de Sagesse peut aller.

Plus agile que tout mouvement est la Sagesse. Elle traverse et pénètre tout.

Elle est un souffle de la puissance de l'Éternel, un rayonnement limpide de l'Indomptable, un reflet de la lumière de l'Intelligence, un miroir sans tache de l'activité de la Volonté.

Elle se répand de génération en génération dans les âmes des hommes bons pour en faire des amis. Elle se porte d'une extrémité à l'autre du monde pour apporter le bonheur.

Non, jamais sur la Sagesse, le mal ne prévaut.

Car je suis Celui qui est. Et je suis Sagesse.

Je suis unique, je suis l'Un.

Je le sais, voilà tout.

1

Grenoble, France.

Le 14 février 1535, en fin d'après-midi.

— Je refuse catégoriquement que vous m'approchiez avec cet outil malpropre! Éloignez-vous de moi! Allez-vous-en! Quittez cette chambre! Je ne veux plus vous voir ici!

Dépité, le vieux médecin remballa ses affaires et se dirigea vers la porte. Avant de sortir, il se retourna pour jeter un regard à l'homme alité.

— Puisque vous refusez mes soins, lui lança-t-il sur un ton amer, je ne peux que vous souhaiter de mourir rapidement sans trop de souffrances.

— Parce que vous croyez vraiment que vos saignées vont me redonner des forces et m'aider à guérir? Idiot d'incompétent! Pourquoi ne pas y avoir ajouté des sangsues? Hors de ma vue! Allez au diable!

— Vous d'abord...

Le vieil homme quitta la chambre et referma brutalement la porte derrière lui, laissant son patient, étouffé et toussant,

AGRIPPA

à son triste destin solitaire.

Dehors, le vent dévalant la chaîne alpine se fauflait bruyamment entre les bâtiments de la ville de Grenoble. Sifflant sinistrement en fouettant la flèche octogonale de la Collégiale Saint-André sise à l'autre bout de la grande place, il semblait avertir le moribond qu'il serait bientôt là pour le prendre.

Agrippa souleva péniblement son bras gauche pour l'approcher doucement de sa main droite afin de relâcher lentement le garrot. Il observa un instant la blessure sur le dos de sa main et constata avec soulagement que le sang avait suffisamment coagulé pour bloquer l'incision faite pour la saignée. Perplexe, il vint glisser ses doigts sur l'arête saillante de son nez étroit, comme il avait si souvent l'habitude de le faire en cas de doute ou d'incertitude.

Par tous les démons de l'enfer! Comment a-t-il osé?

Même la lancette utilisée avait été abandonnée sur une table non loin du patient, encore maculée de sang. L'entêté médecin avait profité d'une crise ayant laissé l'homme inconscient pour pratiquer sa saignée. Quand le malade avait repris connaissance, ses dernières forces ne lui avaient servi qu'à exploser de fureur.

Totalement opposé à la saignée comme moyen de guérison, Agrippa avait, en tant que médecin, préconisé la médication naturelle tout au long de sa vie. Cette méthode antique liée à la médecine d'Hippocrate qui consistait à retirer un surplus de sang du corps humain l'avait toujours répugné. Elle se basait sur la théorie des humeurs, qui affirmait que le corps était, tout comme la nature, constitué des quatre

éléments fondamentaux : le feu, l'air, la terre et l'eau. Quatre qualités se joignaient alors respectivement aux éléments : le sec, le chaud, le froid et l'humide. Ces éléments, étant naturellement antagoniques et opposés (l'eau et la terre éteignent le feu tandis que ce dernier fait évaporer l'eau et brûle la terre en consommant l'air), se devaient absolument de coexister en équilibre afin de garder l'homme en bonne santé. Que survienne un déséquilibre, et il devenait impératif d'évacuer l'humeur inquiétante si celle-ci ne parvenait pas à s'éliminer naturellement. Ainsi pratiquait-on des saignées. Il suffisait d'inciser une veine afin que puisse s'écouler le sang impur. Un certain type de sangsues était parfois utilisé pour des applications plus locales.

Cloué dans un lit malpropre de cet hôpital grenoblois, Agrippa se sentait totalement démuni et vulnérable. Comment avait-il pu en arriver là ? Lui autrefois si fort, si solide ! Il tira une mèche de ses cheveux et fit une grimace tant ils étaient longs et sales. Sa barbe, qu'il gardait jadis toujours si bien taillée, s'étirait en longs poils grisâtres sur sa poitrine. Il y retira du bout des doigts, quelques morceaux séchés de nourriture, qui s'y étaient retrouvés emprisonnés.

Ces cinq dernières années avaient été pour lui plus que catastrophiques, le destin s'étant chargé de punir son ambition. Lui qui parlait couramment huit langues, lui qui avait eu accès à toute la somme des connaissances, tant dans l'art des lettres, du droit, de la médecine, de la magie, de l'astrologie, de la théologie, de la philosophie, de la kabbale, de l'exégèse, de l'enseignement, de la cryptographie, de la diplomatie, de l'espionnage, des sciences de la guerre et des

AGRIPPA

explosifs, se retrouvait bêtement malade et affaibli, couché entre les draps miteux d'un lit étroit et captif d'un médecin stupide qui ne lui montrait que du dégoût.

Tout avait basculé avec la mort de Marguerite d'Autriche survenue cinquante mois plus tôt, le 1^{er} décembre 1530. Celle que l'on surnommait Marguerite la Grande, régente des Pays-Bas, l'avait employé deux ans plus tôt comme médecin personnel et historien-archiviste. Quand la régente avait trépassé de la gangrène, on avait accusé Agrippa d'incompétence. Il avait dû fuir – encore une fois – vers l'Allemagne pour se réfugier à Cologne où l'archevêque lui avait garanti sa protection. Blasé après quelques mois, Agrippa avait décidé de rentrer en France, convaincu qu'après tant d'années, et surtout après un abandon total de la magie et des sciences occultes, l'Église ne lui tiendrait pas rigueur de son passé louche.

C'était sans compter la ténacité et l'obstination de son vieil ennemi, l'inquisiteur dominicain Nicolas Savin.



Quand ce dernier avait appris le retour au pays de l'archimage, il avait aussitôt envoyé un homme à Lyon dans le but de confirmer la chose. Une fois dans la capitale des Gaules, l'espion de l'inquisiteur avait mis plus de deux semaines à localiser sa cible. Il avait fréquenté les églises, questionné les manants et patiemment attendu dans les lieux publics de la vieille ville, persuadé qu'il croiserait inévitablement son homme. Et c'est exactement ce qui arriva, un mardi de

marché sur la colline de Fourvière, là même où les Romains avaient fondé *Lugdunum*, l'antique cité. L'espion était passé tout près de l'homme pour s'assurer de son identité. Puis il l'avait suivi, descendant le Gourguillon jusqu'au quartier Saint-Jean, filant d'un pas alerte le long de la rue du Bœuf, s'enfonçant dans un dédale de rues tortueuses et de traboules inattendues, pour se retrouver non loin de la Saône, devant un immeuble du XI^e siècle abritant la Manécanterie.

— Mais par tous les saints, vous êtes certain de ce que vous dites? avait insisté Savin à l'endroit de son espion.

— Absolument, monsieur. Je l'ai surveillé plus d'une semaine et il n'a rien à se reprocher. Il enseigne même le chant aux enfants de chœur...

— Grand Dieu, avait répondu l'inquisiteur en levant les yeux au ciel, le voilà dans une manécanterie, j'aurai tout vu!

Le jeune espion avait instinctivement reculé d'un pas, connaissant trop bien les colères explosives et légendaires de l'homme en face de lui. Savin l'avait aussitôt rejoint en le pointant d'un index menaçant.

— Écoutez bien ce que je vais vous dire, avait poursuivi l'inquisiteur, cet homme est un danger pour la société et notre sainte mère l'Église. Et maintenant, il enseigne le chant aux enfants! Son passé semble oublié alors il faut trouver un moyen de le ramener à la surface.

— Et que comptez-vous faire?

— Il faut le garder à l'œil. Surveiller ses moindres faits et gestes. Et voler son courrier. Agrippa aime écrire, il possède de nombreux correspondants. Si nous parvenons à déceler

AGRIPPA

une quelconque hérésie à l'intérieur de ses propos, nous pourrions le coincer.

Surpris de la haine tenace que le dominicain vouait à cet homme, l'espion avait risqué la question que son esprit curieux lui dictait de poser.

— Pardonnez mon jeune âge monsieur, s'était-il lancé, mais je connais peu cet Henri Agrippa, aussi serais-je en droit de savoir ce qui vous pousse tant à vouloir perdre cet homme?

Nicolas Savin l'avait profondément scruté de ses yeux de fouine jusqu'à ce qu'il y eût perçu du malaise.

— Non, vous ne l'êtes pas, avait-il simplement répondu en appuyant bien sur chacun de ses mots.

— Bien alors... je ferai tel que vous me l'avez dicté. Je retourne de ce pas à Lyon et...

— Votre départ attendra bien jusqu'à demain, l'avait coupé l'inquisiteur, car je vous y accompagnerai. Et si je ne trouve aucune raison pour le faire à nouveau condamner, j'en inventerai une.



Cloué au fond de son lit, Henri Corneille Agrippa essayait de se raisonner.

Il avait presque quarante-neuf ans, ce qui faisait de lui un homme à l'âge avancé. Quoique harcelé par les regrets et souhaitant fouler la terre encore longtemps, il avait tout de même bien vécu. Et c'était justement ce qui était le plus difficile à accepter; cette finalité de la vie. Bien qu'il ait

toujours affirmé croire en Dieu ou en un être suprême donnant toute force au monde, il se refusait à croire aux hommes qui dirigeaient l'Église et qui en avaient fait ce qu'elle était devenue. Il se devait d'avoir une puissance incommensurable qui régât sur l'univers. Mais malgré cette certitude d'une Volonté supérieure, le doute l'assaillait quant à la poursuite de la vie après la mort. Lui qui avait tant appris et enseigné au cours de son existence, se verrait-il réduit à l'état de cadavre pourrissant ? Si les démons de l'Opposant existaient, rien ne prouvait en contrepartie que l'âme puisse conserver sa conscience au-delà de la vie terrestre.

Depuis nombre d'années déjà, Agrippa avait cessé toute manipulation liée à la magie, de quelque ordre que ce soit. Il avait lu et relu les textes de l'Ecclésiaste, dans le but de se convaincre que ce qu'il avait fait, était le fruit d'une étude, d'une recherche, à laquelle il avait enfin donné conclusion.

Ce mage qui n'en était plus un, avait fini par comprendre que la recherche de la connaissance ultime à travers la magie ou l'alchimie, n'était que vaines chimères. S'humilier devant le grand Adversaire dans le but d'obtenir les réponses à ses questions et à celles des autres ne lui avait apporté que perte et rejet. Il avait juré à l'Opposant sans ne jamais renier le Christ. Ainsi se croyait-il sauf.

Comparant sa façon d'être et de penser à celle de ces textes des livres sapientiaux, il croyait faire pénitence ou acte de contrition. Il croyait s'être mis à l'abri. Car le plus grand danger ne vient pas toujours des hommes.

— J'ai appliqué mon esprit à l'étude attentive, récita-t-il tout bas, et à la sage observation de tout ce qui se passe sous

AGRIPPA

les cieux. J'ai considéré tout ce qui se fait sous le soleil et voici : tout n'est que vanité et poursuite du vent. Ce qui est courbé ne peut toujours se redresser et ce qui manque ne se peut supputer. J'ai pensé et je me suis dit que j'avais amassé et accumulé plus de sagesse que tous ceux qui m'avaient précédé. Oui, mon esprit a beaucoup étudié la sagesse et la science. J'ai appliqué mon cœur au discernement de la sagesse, de la folie, de la sottise. Mais en augmentant la sagesse, on augmente le chagrin, et qui accroît sa science accroît sa douleur. Et cela aussi, n'est que vent et poursuite du vent...

Il n'avait qu'à tourner la page, à tout oublier, se refuser à toute forme de magie, serait-elle naturelle, de sorte que l'Adversaire ne verrait plus le moindre intérêt dans sa personne et que Dieu, dans sa miséricorde infinie, ne pourrait faire autrement que tout lui pardonner. Car Agrippa se souvenait avoir su contenir les démons, il se souvenait aussi du maître indéniable, celui par qui il avait failli perdre son âme.

Agrippa était presque devenu hostile à la magie. Bien qu'il se considérât toujours comme un savant, il avait effacé toute trace de ses recherches occultes ou ésotériques. Pour sa propre protection. D'abord contre l'Opposant, qu'il avait fini par craindre par-dessus tout, et ensuite contre les hommes, qui derrière le visage de l'Église et de la Sainte Inquisition, avaient voulu le voir rôtir sur un bûcher.

Sa confiance était grande dans le pardon et l'oubli.

Les hommes lui pardonneraient-ils? L'Opposant l'avait-il délaissé et oublié?

C'était ce qu'il souhaitait par-dessus tout. Les dernières années passées en prison l'avaient affaibli et rendu maintes

fois malade. Mais l'infection des poumons dont il souffrait présentement, ajoutée aux mauvaises conditions de sa cellule humide infestée de champignons, aux carences alimentaires et à la saignée qu'on lui avait faite malgré lui, risquaient fort de l'emporter.

Savin avait tenu la promesse qu'il lui avait faite sur la Place Sainte-Croix à Metz seize ans plus tôt.

Je te ferai enfermer dans une fosse si basse que tu y marcheras à quatre pattes pour le reste de tes jours, comme un chien que tu es !

C'était exactement ce que lui avait crié l'inquisiteur ce matin-là. Il s'en souvenait très bien. N'eût été cet oiseau qui s'était fracassé le bec contre sa fenêtre, les hommes de Savin se seraient probablement emparés de lui dans son appartement. Et ils auraient trouvé le livre. Sans aucun doute, il aurait mérité le bûcher.

Mais il était parvenu à s'échapper et à vivre seize années de plus.

Une toux violente s'empara de lui et il parvint péniblement à se soulever.

Suffisamment pour cracher pus et sécrétions sur les draps déjà sales qui le recouvraient.



Nicolas Savin s'était donc rendu à Lyon, accompagné de son homme de confiance, dans le but de surveiller Agrippa. Il eut du mal à croire au retour du mage sur la terre de France, jusqu'à ce qu'il puisse enfin le voir de ses propres yeux.

AGRIPPA

Cela se passait vers la fin du mois d'août 1531. L'été avait été particulièrement chaud et humide et les habitants de la cité se sentaient soulagés de pouvoir respirer plus aisément. Même la vie rythmée de cette ville, pourtant populeuse, s'en trouvait allégée.

Mais rien, absolument rien d'hérétique à souligner dans la conduite exemplaire d'Agrippa, qui n'avait aucune idée du danger qui planait au-dessus de sa tête. L'homme vaquait paisiblement à ses occupations, enseignait le chant, la lecture et le latin aux enfants de la manécanterie, allait au marché, lisait et jouait aux dames ou à l'alquerque avec les anciens dans les gradins du théâtre antique.

Une vie tout ce qu'il y avait de plus rangée.

Après quelques jours de surveillance, le jeune espion accompagnant Savin avait osé émettre son opinion.

— Je crois, monsieur, que si un jour ce type a été un sorcier hérétique dangereux, il a rangé ses outils depuis un bon moment déjà. Peut-être est-il revenu dans le droit chemin ? Faut se rendre à l'évidence, il ne fait rien de mal. Il est même plutôt serviable.

Perplexe, Savin avait hésité avant de formuler sa réponse. Dans son esprit, plusieurs choix s'offraient à lui. Il choisit la réplique tranchante et sans appel.

— Quand j'aurai besoin d'un avis, je te le demanderai. Pour l'instant, ce n'est pas le cas. Alors, mêle-toi de ce qui te regarde et fais ce que je te dis.

Le jeune homme avait baissé les yeux et s'était mordu la lèvre inférieure assez fort et assez longtemps pour la marquer profondément. Savin avait d'ailleurs remarqué l'empreinte

rougie qui ne laissait aucun doute quant à la portée de ses paroles.

— Nous allons entrer dans la manécanterie et fouiller sa chambre, avait-il conclu. Tu as ce qu'il faut pour forcer une serrure, non ?



— Ne me touchez pas avec cette guenille sale ! hurla Agrippa à l'endroit d'une infirmière accourue pour l'essuyer. Une nouvelle quinte de toux s'empara du pauvre homme et le secoua violemment. Il parvint néanmoins à se tourner sur le côté et à cracher au sol.

— Laissez-nous un moment, dit une voix grave dans le dos d'Agrippa, lequel cessa net de tousser. Il se retourna et aperçut l'abbé Suger s'effaçant galamment pour laisser sortir l'infirmière. Il referma délicatement la porte et s'approcha du malade après s'être tiré une chaise.

— Vous arrivez trop tôt l'abbé, dit Agrippa la voix enrouée, je ne suis pas encore prêt pour les derniers sacrements.

— Loin de moi l'intention de vous absoudre de tous vos péchés, fit l'autre en souriant.

— L'absolution serait trop longue à prononcer, j'aurais le temps de mourir durant ma confession.

Les deux hommes sourirent et gardèrent le silence quelques instants. Une souris au pelage terne et grisâtre profita de l'accalmie pour surgir d'une fissure, traverser la pièce et se faufiler sous la porte.

— Heureusement que l'hiver nous garde temporairement

AGRIPPA

à l'abri des mouches, ironisa Agrippa qui ne cachait pas sa révolte face à la condition des soins donnés dans l'hôpital.

— Vous devriez éviter les excès de colère, lui conseilla Suger, cela ne fait qu'envenimer votre état.

— Mon état est irrémédiable, l'assura Agrippa, mais la qualité des soins apportés aux malades ne l'est pas. Ils pourraient changer les choses, mais ils s'y refusent pour des raisons que j'ignore. Ils ne comprennent pas que la propreté des lieux, du matériel ou des lits, empêche la prolifération des maladies et des mauvaises humeurs. Ils n'acceptent pas le fait que la maladie peut se transmettre par le souffle dans l'air et que leurs maudites saignées ne font qu'affaiblir les malades qui n'ont plus l'énergie nécessaire ensuite pour lutter contre la morbidité.

La toux le surprit une fois de plus et le prêtre l'aida à se relever, plaçant les oreillers dans son dos. Se faisant, il dut bien admettre en effet que ceux-ci n'étaient pas très propres.

— Je vais m'arranger pour voir le médecin tout à l'heure, dit Suger, pour lui enjoindre de nettoyer cet endroit et faire en sorte que vous receviez des soins adéquats.

— Cette fois, c'est trop tard, l'abbé... Il ne sert plus à rien de tenter quoi que ce soit pour moi. Je suis médecin, l'auriez-vous oublié? La Faucheuse viendra bientôt pour me prendre et je ne ferai rien pour l'en empêcher. Son passage sera pour moi une douce délivrance après la vie fort bien remplie que le Seigneur m'a autorisé à vivre.

— Que voilà des paroles dignes d'un acte de foi mon ami!

— Nos discussions furent suffisamment longues pour que vous sachiez que je n'ai rien d'un hérétique et que je crois en Dieu, quelle qu'en soit la forme...

— Que peut-il vous importer d'en connaître la forme, fit l'abbé, contentez-vous d'avoir la foi en lui et peut-être sauvera-t-il votre âme.

— Ce « peut-être » n'est guère rassurant...

La toux s'empara encore de Corneille Agrippa, brusquement, comme un rustaud forçant sa nouvelle épouse le soir de ses noces.

— Vous m'avez confié bien des choses, j'en conviens, jusqu'à cette façon désinvolte d'espérer la mort. Mais quelque terrible secret, j'en suis certain, se terre toujours au fond de vous. Alors, qu'en est-il du salut de votre âme mon ami? N'en êtes-vous donc point soucieux? Si vous omettez de répondre devant Dieu de vos plus graves péchés, croyez-vous vraiment qu'Il sera en mesure de vous pardonner?

— Mon cher, ne le prenez pas mal, commença Agrippa marquant toutefois une pause, comme pour s'assurer qu'une nouvelle quinte de toux ne viendrait pas le surprendre, mais je ne vois que de la curiosité dans votre insistance à me faire avouer mes fautes. S'Il est Dieu, Il est en mesure de pardonner ce qu'Il veut, croyez-moi.

— Bien... je vois... mon rôle d'intermédiaire ou de représentant de Dieu n'a donc aucune valeur pour vous?

— Je préfère de beaucoup lui parler directement...

Suger soupira. Ce jeune abbé, qui n'en avait pas l'air d'un, jouait les aumôniers auprès des malades dans cet hôpital aussi triste qu'une porte de prison. Grand au point de devoir

AGRIPPA

pencher la tête pour traverser les embrasures, il avait le panache et le maintien d'un jeune seigneur arrogant. Convaincu de connaître la vérité, quoiqu'ouvert face aux opinions d'autrui, il maniait la langue comme on manie une lame vive et tranchante. Ses habits propres, mais trop usés, lui donnaient l'apparence d'un prêcheur d'un quelconque ordre mendiant. Ses larges mains caressaient constamment une sorte de bréviaire ou de psautier à la reliure noire et abimée.

— On m'a raconté beaucoup de choses sur vous, risquait-il, certaines louables et d'autres beaucoup moins.

— N'allez surtout pas croire tout ce que les gens racontent...

— Vous êtes brillant, intelligent et vous auriez paraît-il déjà exécuté des prodiges liés à la magie. Dites-moi Agrippa, cela est-il la vérité? Est-ce là la véritable raison qui vous a fait passer les dernières années en prison?

— Mon cher, avoua Agrippa, je n'ai fait qu'écrire dans mon journal personnel. Voilà pourquoi j'ai passé ces dernières années en prison...



L'entrée de la manécanterie avait été accordée facilement à l'inquisiteur et à son acolyte. Moyennant quelques sols et une indulgence, Savin s'était garanti la discrétion et la coopération du portier de l'établissement. Ce dernier les avait laissés monter au deuxième, après leur avoir indiqué où se trouvaient les appartements du professeur. Nullement fermée à clé, une lourde porte en bois à la partie supérieure

arrondie, retenue à de solides ferrures forgées courant sur son battant, s'était ouverte sur le petit appartement occupé par Henri Corneille Agrippa.

— Va à la fenêtre et surveille la rue, avait dit Savin le cœur battant.

Il s'était aussitôt mis au travail, fouillant méthodiquement chaque recoin de la grande pièce qui tenait lieu de chambre à coucher et de salle de travail. L'inquisiteur dominicain avait mis peu de temps à tomber sur le journal personnel de son vieil ennemi. Les feuilles individuelles de papier étaient numérotées, datées et rangées à l'intérieur d'un élégant carnet en cuir repoussé, fermé par une bande retenue par un bouton en bois. La première page qu'il parcourut des yeux lui donna ce qu'il cherchait tant. Emportant le journal sous son bras, il fit signe à l'espion de le suivre et ils quittèrent la pièce, refermant minutieusement derrière eux.

Agrippa ne s'était rendu compte de la disparition de son journal que le lendemain, cherchant dans son entourage un coupable qu'il ne parvint pas à identifier.

Deux jours plus tard, la manécanterie était investie par les soldats du roi.

Et son plus dévoué professeur arrêté sans autre explication.



L'abbé Suger observa en silence une jeune préposée allumer les bougies dans la chambre du malade. Le jour avait décliné et la lumière de la petite fenêtre ne suffisait plus à y

AGRIPPA

voir correctement. Le prêtre profita de ces quelques instants pour formuler dans sa tête sa prochaine question. Agrippa ne l'avait pas quitté du regard, amusé par le trouble de son vis-à-vis.

— Est-il vrai que vous avez été par le passé, au service du roi Ferdinand II d'Aragon ? demanda tout à coup Suger lorsque la jeune fille eut quitté la pièce.

— Cela est vrai, en effet.

— Je ne sais trop ce qui me révolte le plus dans vos actions, avoua Suger, entre le fait d'avoir frayed avec l'occultisme ou celui d'avoir frayed avec l'Espagne et son roi fourbe.

— Si la France et ses inquisiteurs ne m'avaient pas pourchassé, je n'aurais eu nul besoin d'aller me réfugier en Espagne. De plus, Ferdinand m'a donné les moyens d'expérimenter la science de la poudre noire et des explosifs. J'ai eu la chance de rencontrer de grands hommes, d'en aider plusieurs et même de nuire à certains.

— Que voulez-vous insinuer ?

— Je pense entre autres à un jeune homme, Hernan Cortés était son nom, avec qui je m'étais lié d'amitié alors que j'étais là-bas. Il est parti depuis longtemps dans des expéditions de conquête du Nouveau Monde et j'ai bien peur qu'il soit mort là-bas. Je n'en ai eu aucune nouvelle depuis un bon moment déjà...

— Mais qu'est-ce qui pourrait vous faire croire que vous lui avez porté malchance ?

— Un pressentiment, j'ai un don pour sentir le malheur arriver... ainsi puis-je voir la mort se profiler à l'horizon de ma vie...

— Vous m'étonnez, monsieur, insista l'abbé, malgré tous ces secrets dont vous n'osez parler et ce doute qui vous assaille, vous ne semblez nullement amer. Je dois avouer que cette attitude vous honore.

— Voilà que vous me complimentez maintenant! le nargua Agrippa entre deux râles. Jusqu'où irez-vous afin de satisfaire votre curiosité?

— Ce n'est pas de la curiosité, s'indigna Suger, mais la recherche de la vérité.

— Il n'y a pas de vérité en ce monde cruel, il n'y a que les faits et les actions de ceux qui osent. Me jugerez-vous sur cette simple philosophie?

— Je ne suis pas là pour vous juger, mais simplement pour comprendre. Je ne vous connais que de réputation et notre rencontre en ces lieux n'est que coïncidence, ou alors la volonté du Très-Haut. Depuis des jours nous discutons. J'avais cru possible d'apprendre de vous, tout en tentant de soulager votre cœur.

— J'ai apprécié nos discussions mon jeune ami, vous avez fait en sorte que le temps passé en ces lieux me soit moins long et pénible. Mais vous n'êtes pas prêt à entendre ce que je pourrais vous révéler et malgré la mort qui approche à grands pas, je ne suis pas prêt à en parler. Vivez votre vie, faites le bien, apprenez de qui vous rencontrerez et enseignez à qui veut apprendre. Voyagez de par le monde et découvrez de nouveaux pays. Croyez en Dieu si vous le voulez et tenez-vous loin de l'Opposant...

— L'Opposant? demanda fébrilement Suger. De qui parlez-vous? Qui est-il? Comment s'en préserver?

AGRIPPA

— Voilà simplement ce que je vous conseille, continua Agrippa. La vie est courte, ne la gaspillez pas. Faites en sorte de la remplir au mieux des connaissances du monde. Ainsi accepterez-vous malgré tout votre mort avec plénitude et sérénité. Vous en comprendrez du moins le sens.

— Pourquoi êtes-vous donc si sûr de mourir ?

Agrippa toussa à quelques reprises et cracha dans le bol en cuivre que l'abbé lui tendit. Les sécrétions qui allaient du verdâtre au noir étaient traversées d'un filet de sang. Le mage s'essuya la bouche avec le bord du drap.

— Ceci répond-il à votre question ? fit-il en considérant froidement le curé. Et puis je suis médecin que diable ! Dans quelques jours, je perdrai connaissance. Je semblerai mort mais je respirerai malgré tout. Quand ce moment viendra, je vous autorise à me donner les derniers sacrements, car mon heure sera proche. Quelqu'un viendra me prendre pour m'emporter ailleurs... mais de qui s'agira-t-il...

— Si seulement vous n'aviez pas croupi tout ce temps en ces lieux malfamés... si j'avais su !

— Ah oui, si... Si les péchés faisaient souffrir quand on les fait, nous serions tous des saints, n'est-ce pas l'abbé ?

Suger sourit. Jamais il ne tirerait quoi que ce soit de celui que certains qualifiaient d'archimage. Pendant une seconde, il se dit que s'il avait connu Agrippa en d'autres temps ou d'autres circonstances, il n'aurait pas hésité à quitter sa prêtrise pour le suivre. Voyager, connaître le vaste monde, apprendre des langues étrangères, d'autres modes de vie, goûter les épices des pays exotiques et leurs femmes troublantes... Il s'arracha brusquement à cette pensée fugace

pour revenir à la réalité, choqué d'avoir osé, ne serait-ce qu'une seconde, dévier de ce pour quoi le Seigneur l'avait appelé.

Dehors le vent s'intensifiait, signifiant au commun des mortels que l'hiver n'avait pas dit son dernier mot. La noirceur se voulait intense et profonde comme une fosse fraîchement creusée. La nuit, la vie s'arrêtait pendant les mois froids et humides de janvier ou février. Les rues devenaient désertes et seule la lumière tremblotante des bougies ou des lampes éclairait les fenêtres des bâtiments. Un sentiment d'abandon se déposait comme un brouillard enveloppant sur la ville et ses habitants. C'était un temps lourd, mauvais, menaçant.

— Vous devriez rentrer chez vous l'abbé, dit enfin Agrippa qui râlait d'agonie.

— Oui je... je crois que c'est ce que je vais faire. Je reviendrai vous voir demain.

— Mais peut-être que demain nous sera-t-il malheureusement impossible de discuter.

— Mais pourquoi cela? Ne serez-vous donc pas encore ici?

— Oh si, mon corps y sera, se détendit Agrippa, mais ma conscience, elle, l'aura peut-être quitté. Je vous l'ai dit, je suis médecin! L'infection ne se résorbe pas. Le pus et les sécrétions envahissent lentement mes poumons. Bientôt, ceux-ci ne pourront plus assurer l'aération de mon sang et si en plus ce charlatan de prétendu docteur me fait une autre saignée, toute résistance deviendra impossible. Je sombrerai dans une profonde léthargie pareille à la mort, qui finira par m'y entraîner, inévitablement.

AGRIPPA

— Alors puisqu'il en est ainsi, dit Suger, je serai à votre chevet pour vous administrer les saintes huiles de l'extrême-onction et je prierai pour le repos de votre âme.

— Priez plutôt pour son salut, lui répondit Agrippa le plus sérieusement du monde.

L'autre acquiesça d'un signe de tête puis quitta la pièce à reculons, comme pour fixer dans sa mémoire le regard de ce mourant qu'il ne reverrait peut-être pas. Rarement arrivait-il à l'abbé de pouvoir échanger sur la vie et ses mystères de la façon dont il l'avait fait avec Corneille Agrippa. Il eût tant voulu qu'il lui fasse davantage confiance et se livre sur son passé trouble. Mais ainsi devait-il en être et ainsi en fut-il.

Lorsque Suger eut disparu dans l'ombre du corridor sombre, Agrippa ferma les yeux et réfréna un nouvel accès de toux. Il rageait intérieurement de perdre la vie à cause des conditions misérables dans lesquelles il avait été emprisonné.

Dans une ultime tentative afin d'implorer le pardon de Dieu, il s'efforça lui-même d'absoudre le responsable de tout cela. Peut-être à l'époque avait-il jugé bien faire.



Agrippa avait été jeté en geôle sans le moindre mot d'explication. Lorsqu'il avait tenté de protester, les soldats l'avaient fait taire en le frappant du plat de l'épée derrière les genoux. Là, dans les sous-sols du Parlement du Dauphiné, il

passerait plus de trois ans dans un oubli presque total, alors que pourtant, des centaines de causes criminelles, civiles et patrimoniales s'y négociaient. La sévérité des châtiments encourus par ceux et celles qui transgressaient les lois du royaume était en soi un véritable supplice pour Agrippa qui ne voyait jamais venir son tour. Tortures, pendaisons, envois aux galères, têtes et poings coupés, autant de mesures expéditives qui ne laissaient pas le mage indifférent.

Une seule personne lui rendait régulièrement visite. Celle-là même qui l'avait fait enfermer.

Nicolas Savin payait les geôliers afin qu'Agrippa puisse mieux manger dans l'attente de subir un procès qui ne venait pas. L'inquisiteur s'était arrangé pour le faire oublier. Il n'existait plus.

Le mage avait ragé lorsqu'il avait pris connaissance des raisons qui lui avaient valu un tel traitement. Le voleur de son journal personnel n'était nul autre que Nicolas Savin. Journal où il avait, en tant que chroniqueur pour la postérité, vertement critiqué l'attitude de la reine mère Louise de Savoie pour des événements s'étant déroulés en 1525. À cette époque, pendant la campagne d'Italie, la mère du roi François I^{er} s'était alliée au terrible Empire ottoman de Soliman le Magnifique, dans le but de faire libérer son fils alors prisonnier du roi d'Espagne, Charles Quint.

Ces écrits, qui en principe n'auraient jamais dû voir le jour et surtout ne jamais tomber entre des mains ennemies, avaient scellé le destin d'Agrippa. Voilà que pour avoir élaboré quelques propos sur une opinion passée, il se retrouvait

AGRIPPA

enchaîné à un mur en pierre dans un réduit où l'unique fenêtre était si haute qu'il lui était impossible de seulement jeter un coup d'œil à l'extérieur.

Jamais, au grand jamais, il ne fallait émettre une opinion négative à l'endroit du pouvoir royal.

Mais la leçon venait un peu tard.

Au fil du temps, les visites de Savin s'étaient passées de manière plus civilisée et une curiosité mutuelle s'était installée entre les deux hommes, pour créer des semblants de dialogues rugueux mais consensuels. La société, le discours des philosophes et le règne des religions avaient malgré tout bien changé dans les vingt dernières années. Agrippa voyait une ouverture dans l'esprit de l'inquisiteur. Une voie d'accès autrefois fermée avec la force d'un muscle adducteur de coquille d'huître.

Sans ne jamais trop en dévoiler, Savin savait toutefois écouter les points de vue de son interlocuteur. Il hochait la tête lentement en signe de compréhension ou de réflexion. L'hostilité avait cédé la place à la bienveillance et les vieux ennemis avaient conclu une trêve silencieuse que ni l'un ni l'autre n'aurait tout de même avouée.

Jamais Agrippa ne supplia Savin pour obtenir sa libération. Et lorsque l'autre s'y décida de lui-même, il était trop tard : Corneille Agrippa avait contracté une sérieuse pneumonie qui l'avait rapidement terrassé. Savin l'avait aussitôt fait transporter à l'hôpital afin qu'il reçoive les soins appropriés.

Son orgueil lui faisait mal, soudain soucieux d'avoir commis une erreur monumentale. Celle d'avoir privé le monde

d'un génie, au même titre que ceux de Michel-Ange ou Léonard de Vinci, plutôt que d'un démon malveillant travaillant pour la fin du monde.



Les portiers s'effacèrent devant l'inquisiteur lorsqu'il entra dans l'hôpital.

Ils l'invitèrent sans un mot à gravir les quelques marches donnant accès à la réception des malades et lui offrirent de conserver là sa lanterne sourde. Ce qu'il refusa. Il demanda des nouvelles d'Agrippa et son visage se rembrunit à l'annonce de sa santé déclinante.

Alors qu'il montait les escaliers, il s'en voulut encore de ne jamais être venu le voir depuis son hospitalisation. Mais une chose dont il n'avait jamais osé lui parler l'empêchait encore de trouver le sommeil pendant certaines nuits de réflexion. Cette chose qui avait ouvert son esprit et modéré le terrible inquisiteur qu'il avait été. Une pensée impossible à émettre, une idée qu'on ne pouvait écrire, des mots qui ne devaient jamais dépasser la barrière de la langue.

Savin atteignit l'étage avec sa lanterne sourde comme seule lumière pour guider ses pas. S'il l'avait laissée à l'entrée, un médecin ou une infirmière se serait proposé pour l'accompagner. Ce qu'il ne voulait pas.

Le repas avait été donné et le calme régnait dans le sombre édifice. Seules quelques lamentations lui parvenaient de loin, probablement du mouiroir, où l'on entassait les moribonds proches de leur dernier souffle.

AGRIPPA

Le son de ses bottes sur le solide parquet résonnait entre les murs en pierre comme les pas d'une bassedanse macabre, accompagnée en sourdine des plaintes des mourants. Savin rencontra une jeune garde-malade qui n'osa pas lever les yeux vers lui en le croisant. Il atteignit l'extrémité de l'aile, où le vent s'infiltrait en sifflant à travers une fenêtre aussi malade que les patients de l'hospice. Puis il poussa doucement la porte de cette chambre qu'on lui avait indiquée à l'entrée.

Celle du sorcier bourru et mourant.

Agrippa tourna la tête, intrigué par le grincement des gonds. La porte s'ouvrait lentement, comme mue par la poussée délicate d'un fantôme venu le rejoindre pour son dernier voyage. Le rythme cardiaque du mage s'accéléra malgré lui, alors qu'il s'imaginait la mort déjà venir le prendre. Dans la pièce, la flamme des bougies sautillait, renvoyant sur les murs une danse frénétique rythmée par le bruit du vent.

L'homme alité dut se rendre à l'évidence de sa logique. La mort ne passerait pas par la porte pour venir le chercher.

Nicolas Savin se glissa dans la chambre avec la même mouvance que les ombres pingres qui dansaient sur les murs. Sans dire un mot, il approcha du lit une chaise en bois qui gémit en glissant sur le plancher.

Agrippa laissa enfin échapper la respiration qu'il retenait depuis quelques secondes en un souffle rauque et saccadé.

L'autre s'assit près de lui, s'emmitouflant dans sa cape tissée en laine pour se prémunir contre la fraîcheur du lieu.

— Désolé, dit-il, je n'ai pas pu venir avant. Ils te soignent bien?

— C'est toi qui m'as fait transporter ici?

Savin ne répondit pas. Il se contenta de soutenir le regard d'Agrippa. Son silence confirmait.

— Tu n'étais pas obligé de venir...

— Bien au contraire, fit Savin, j'y tenais. Il y a quelque chose dont je dois t'entretenir.

— Alors va droit au but si tu veux me condamner, répondit Agrippa la voix enrouée d'après gargouillis, car il ne me reste que peu de temps avant que ma conscience ne me quitte.

Savin baissa les yeux et soupira.

— Je n'ai plus à te faire condamner puisque tu l'es déjà, dit-il tout bas.

— C'est du pareil au même... La maladie se chargera de me faire disparaître, tout comme un bourreau silencieux au visage couvert... En fin de compte, tu auras eu ce que tu voulais.

Savin avait du mal à admettre ce qu'il croyait avoir découvert et encore plus à en parler. Il encaissa les propos caustiques du malade sans la moindre réplique. L'autre avait raison de toute façon.

Arrivés au bout d'un silence sombre, les deux hommes parlèrent en même temps. Ils s'arrêtèrent aussitôt après et Savin fit signe à Agrippa de s'exprimer le premier. Ce que l'autre fit après s'être relevé contre ses oreillers en s'aidant péniblement de ses bras.

— Je sais que depuis belle lurette, reprit-il, tu me caches quelque chose. Je ne sais pas ce que c'est et je ne suis même pas sûr de vouloir l'apprendre. Mais une chose est certaine,

AGRIPPA

cela a sûrement contribué à me garder en vie plus longtemps. Alors, libre à toi de me dire ce que tu n'oses ou de te taire à jamais. Cela n'a plus d'importance. Comme tu l'as déjà dit, je suis condamné.

— On ne peut rien te cacher Agrippa, tu finis toujours par tirer ton épingle du jeu. Je ne suis pas sorti ce soir pour venir t'entretenir du temps qu'il fait.

— Alors, dis-le ! Il ne t'en coûtera rien, par tous les saints !

Agrippa fut saisi de spasmes et toussa bruyamment au creux de sa main qu'il essuya ensuite sur les draps.

— Contrairement à ce que tu penses, il me coûte de seulement oser penser à ce que je suis sur le point de te révéler. En fait, il s'agit moins d'une révélation que d'une demande d'opinion.

— Toi Savin, tu me demanderais conseil ?

Agrippa le regardait, les yeux agrandis et l'air abruti.

— Je requiers ton avis, en effet.

Un nouveau silence, cette fois prudent et embarrassé, s'installa.

— As-tu déjà eu vent de l'existence d'une secte qui se ferait appeler les Êtres de la Lune ? questionna subitement Savin en brisant le mutisme qu'ils observaient depuis quelques secondes.

Agrippa le considéra un instant avant d'éclater de rire et de s'étouffer aussitôt à travers une nouvelle toux quinteuse. Le moment était aussi pathétique que mal choisi.

— Qu'est-ce qui te fait rire, Agrippa ? interrogea l'inquisiteur en approchant un gobelet d'eau des lèvres du mourant.

— Toi ! Seulement toi ! lui répondit Agrippa entre deux

gorgées. Tu viens à peine de réaliser ce qui se passe ! Après une vie de foi aveugle et de croyance absolue, après avoir pourchassé les supposés hérétiques et les avoir brûlés, après m'avoir poursuivi pendant des années, tu me demandes tout bonnement si j'ai déjà entendu parler des Êtres de la Lune ? Donne-moi encore de l'eau...

Savin s'exécuta sachant fort bien que les explications suivraient. La réaction du mage était sans équivoque. Il savait.

— Je ne retiendrai pas le cynisme de ta réponse, rappliqua l'inquisiteur, mais celle-ci me confirme certainement que tu connais l'existence de cette secte.

— Ce n'est pas une secte...

— Par Jésus-Christ, je te demande alors de me dire ce que tu sais ! J'aurais voulu que les choses se passent autrement entre nous, mais ce qui est fait est d'ores et déjà irréparable.

— Sentirais-je de la repentance ?

— Ne va pas t'imaginer des choses Agrippa. Il reste que tu as frayé avec l'occultisme et les disciples de Satan...

— Encore les gros mots. Donne-moi un peu d'eau s'il te plaît...

— Par saint Basile le Grand, je ne suis pas ta garde-malade Agrippa !

— Et donne-moi le récipient à cracher.

Agrippa cracha et expectora pour s'éclaircir la gorge au mieux. Il avait des choses à dire. Incapable d'avouer à Dieu d'avoir donné son sang pour l'Opposant à travers le mystère de la confession, il utiliserait cet épisode de sa vie pour en instruire l'inquisiteur. Il fallait qu'il sache. Plus rien d'autre ne pouvait le condamner, excepté cette maladie qui achevait

AGRIPPA

de le consumer comme un morceau de charbon rougeoyant que le feu réduira en poussière. Un tison mourant, voilà ce qu'il était.

Savin n'afficha pas le moindre dédain entre les crachats verdâtres et la toux creuse et caverneuse.

Il attendit patiemment.

Ayant cherché un bord de drap moindrement souillé pour s'essuyer la bouche, Agrippa se tourna vers son vis-à-vis. Son regard était sûrement aussi affûté que la pointe triangulaire de la vieille dague à rouelles que Savin portait à la ceinture.

— Je ne te cacherai plus que par le passé, commença Agrippa, ma curiosité et ma soif de savoir m'ont amené au bord d'un gouffre dont la profondeur ne peut même pas s'exprimer dans l'image des mots.

— *Abyssus abyssum invocat*¹, mais continue, lui signala Savin qui permit enfin à son dos de s'appuyer contre le dossier de la chaise en bois.

Ce détail n'échappa pas à Corneille Agrippa, qui interpréta le geste comme une certaine ouverture d'esprit, une acceptation, un intérêt à apprendre, une permission de tout dire. La barrière était tombée.

— Toutefois, les Êtres de la Lune ne sont pas, comme tu le crois, la création d'un satanisme sectaire. Ils sont issus d'un passé encore plus lointain que celui du monde que nous connaissons. Un passé où une autre civilisation, bien plus ancienne et bien plus avancée que la nôtre, a régné sur une partie de la Terre.

1. «L'abîme appelle l'abîme» (latin).

Agrippa marqua une pause afin de voir si l'inquisiteur s'insurgerait contre ses propos. Étonnamment, il n'en fit rien. Ce qui l'incita à poursuivre.

— Je ne saurais dire exactement où se situait la capitale de ce monde fabuleux, mais une chose est certaine, les Êtres de la Lune lui ont survécu et ont évolué parmi les hommes tout au long de son évolution. Je sais aussi qu'ils ne sont pas seuls à vivre dans l'ombre. D'autres, tout aussi dangereux, se terrent et attendent.

— Et selon toi, qu'attendent-ils ?

— Ils attendent de reprendre le contrôle des gouvernements de la Terre.

— Est-ce que tu réalises un peu les propos que tu es en train de me tenir ?

— Je les assume entièrement. Ils sont d'une vérité à laquelle j'ai eu accès et dont je me suis tenu loin tout au long de ma vie.

— Et comment as-tu eu accès à cette supposée vérité, Agrippa ?

— Je me suis plongé corps et âme dans l'étude de l'alchimie et du monde des sphères. Après mes études en médecine, cela me semblait un passage normal. Je devais atteindre à travers la nature ce qu'il y avait au-delà.

— Mais c'est contre nature !

— Non, pas du tout ! C'est d'aller au-delà et non à l'encontre. Et ainsi en va-t-il de l'occultisme qui m'a permis de passer vers d'autres niveaux d'existences, d'autres sphères, où j'ai rencontré des êtres suprasensibles qui m'ont guidé...

— Des démons, l'interrompit Savin en soupirant, je le

AGRIPPA

savais, je ne m'étais pas trompé sur ton compte.

— Et cela fait-il de moi un homme mauvais? As-tu déjà seulement eu la preuve en me pourchassant toutes ces années, d'avoir affaire à un homme foncièrement méchant? M'as-tu déjà vu faire le mal et y prendre plaisir?

— Tu as fait ce qui ne doit pas être fait. Tu as transgressé les règles...

— Mais quelles règles, dis-moi! s'écria Agrippa en s'étouffant momentanément. Qui a dicté ces règles?

— Dieu et l'Église ont dicté la conduite des hommes, ce qu'ils doivent faire et jusqu'où ils doivent aller dans leur soif de connaissance.

— Et selon toi, Savin, l'homme devrait en toute connaissance de cause limiter son savoir? Mais comment alors y aura-t-il évolution? Si certains docteurs n'allaient pas la nuit, clandestinement déterrer les morts à la lanterne dans les cimetières pour les disséquer, dis-moi comment la science de la médecine avancerait?

— C'est un sacrilège que de déterrer les morts et de les découper! s'emballa Savin.

— Mais on peut les découper à l'épée sur un champ de bataille par contre et perpétrer des massacres abominables!

— Dieu pourvoit à la guérison et à la sauvegarde des hommes!

— Il est préférable de ne faire que des saignées et de laisser mourir les gens plutôt que de les aider à guérir! Quand quelqu'un venait me voir parce qu'il avait mal, continua Agrippa la voix rugueuse, ce n'est pas Dieu qui le guérissait mais bien moi!

— Tu blasphèmes, Agrippa! Tu blasphèmes!

Comme à travers un consensus mutuel, ils marquèrent une pause.

Agrippa reprit d'abord son souffle, ensuite la parole.

— Tu as découvert que les Êtres de la Lune infiltrent l'Église, dit-il tout bas.

Savin leva lentement les yeux vers le malade. La détresse qui se lisait sur son visage tailladé de rides faisait même écho à la réponse qu'attendait Agrippa.

— Pourquoi selon toi, continua ce dernier, les écrits de l'Église interdisent-ils la recherche sur les cadavres dans le but de contrer la maladie, sur ces mondes qui nous entourent mais que nous ne voyons pas, sur ces êtres qui diffèrent et qui habitent ces mondes, sur la transmutation des éléments et j'en passe? Pourquoi, si ce n'est pour nous conserver dans l'ignorance! Car c'est justement en sachant toutes ces choses que l'homme pourrait se prémunir contre tous les dangers. Il serait libre! Ainsi Dieu verrait à sa sauvegarde et à son évolution.

— Comment peux-tu parler de Dieu alors que tes paroles sont athées!

Agrippa cracha dans le récipient de cuivre qu'il gardait près de lui. La manche de son vêtement en toile lui servit à s'essuyer la bouche car tout autour, les draps étaient raidis par les sécrétions séchées.

— Je ne suis pas athée, Savin, poursuivit-il, je crois fermement en une conscience supérieure et infinie qui nous a créés afin que nous soyons libres d'évoluer et de bâtir un monde de culture, de beauté et d'intérêts. Je ne peux me

AGRIPPA

soumettre à l'idée que le but de cette Conscience soit de nous voir demeurer dans l'ignorance, la guerre, la famine et la destruction. Nous pouvons faire plus que ce que nous avons présentement! Si l'homme est parvenu à édifier des cathédrales et à naviguer au-delà des mers pour découvrir de nouveaux mondes, c'est que la recherche dans la construction lui a été permise! Pourquoi n'en serait-il pas de même pour les médecins? Ne pourraient-ils donc pas s'élever au même rang que les bâtisseurs de cathédrales? L'Église ce n'est pas Dieu! L'Église ce sont les hommes et ce qu'ils en ont fait! Et ces hommes sont influencés dans l'ombre par des créatures des temps anciens comme ces Êtres de la Lune! Voilà ce qu'est ton Église Savin! Voilà ce qu'est ton gouvernement!

— Tu ne vas quand même pas me faire croire que tous les papes depuis saint Pierre et que tous les évêques ou les cardinaux sont associés à cette organisation!

— Ce n'est pas du tout ce que je dis. Il ne s'agit que de quelques habiles manipulateurs pour changer le cours de l'histoire ou la vision des hommes. N'en es-tu pas la preuve vivante et troublante?

Le visage de l'inquisiteur était ravagé de consternation. Ces rides, qui autrefois le tailladaient, le ravinaient maintenant. Ses yeux s'emplirent de larmes, mais celles-ci ne débordèrent pas. Ses lèvres bougèrent subrepticement, s'appêtant à prononcer de nouvelles paroles qui pourtant tardaient à venir.

— Dis-m'en plus sur ces Êtres de la Lune, exprima-t-il enfin.

— Toi d'abord, le défia Agrippa, explique-moi comment tu as découvert leur existence.

Savin plongeait dans le regard du moribond pour y chercher une quelconque malice. Il n'y trouvait pourtant qu'une sincérité authentique.

— Cela s'est produit par hasard il y a deux ans, dit-il au mage. J'avais été envoyé à Lyon pour y rencontrer l'archevêque François de Rohan. J'avais été laissé à moi-même en attendant mon audience et j'avais décidé de me rendre dans l'antichambre jouxtant le bureau de l'archevêque pour y lire un peu. La porte entrouverte de son bureau me permit d'entendre bien malgré moi la conversation qui s'y tenait. Je me suis fait silencieux et j'ai pu voir l'inconnu qui s'adressait à de Rohan d'une voix grave et posée. Je ne l'ai vu que de dos car il se tenait debout face au bureau de l'archevêque, il portait un long manteau rouge sombre. Assis dans l'ombre sur le bout de mon siège, juste à côté de la porte, j'ai clairement entendu l'étranger servir des avertissements à de Rohan. Il lui disait, entre autres choses, que son organisation n'avait pas supprimé l'archevêque précédent, Jean de Rély, pour que de Rohan obtienne inutilement son poste. L'étranger lui rappela que son organisation avait fait en sorte qu'il gravisse les échelons de la hiérarchie de l'Église, pour qu'il atteigne les plus hautes fonctions cléricales. Mais que ce titre devait être mis au service des Êtres de la Lune...

Agrippa l'écoutait en retenant son souffle. Il avait peur qu'une nouvelle quinte de toux vienne interrompre ce que lui racontait Savin.

AGRIPPA

— Et c'est vrai, ce que cet étranger disait au sujet de la nomination de François de Rohan comme archevêque? demanda Agrippa.

— Alors qu'ils discourent, expliqua Savin, je repassais dans ma tête les événements qui avaient amené de Rohan jusqu'au poste d'archevêque de Lyon. Il est vrai que Jean de Rély était mort mystérieusement quelque temps auparavant en visitant le Saumurois. Aussitôt, François de Rohan qui était déjà administrateur, puis évêque d'Angers, se retrouva archevêque de Lyon, tout en conservant le diocèse d'Angers! Ils discutèrent de sujets administratifs et je fus choqué de constater que les décisions de l'archevêque lui étaient imposées par l'étranger qui se tenait devant lui. À un moment donné, je me suis levé et je suis sorti discrètement de l'antichambre pour ne pas révéler ma présence.

— Je ne suis pas surpris d'entendre ces propos, jugea Agrippa qui s'efforça de parler lentement et calmement afin de ne pas provoquer la maladie qui le rongait. Je connais depuis longtemps l'existence des Êtres de la Lune et de leur présence au sein de l'Église et de nos gouvernements.

— Mais c'est épouvantable! s'exclama Savin. J'ai servi l'Église au mieux de ma connaissance selon les principes reçus et enseignés, et voilà que maintenant je doute de tout! Je remets tout en question! Y compris ma propre personne!

— Dis plutôt que le remords te ronge jusqu'à la moelle d'avoir fait condamner au bûcher des dizaines d'innocents... Pour quelle raison crois-tu que l'on t'a rentré dans le crâne l'idée que ceux qui étaient différents étaient infailliblement diaboliques? Parce que la différence fait peur à ceux qui

contrôlent les masses. La différence, si on ne la tue pas dans l'œuf, suscite les questions, les découvertes, les changements ! Et ce n'est pas ce que nos bons dirigeants veulent. Ils veulent simplement nous garder dans l'ignorance afin de mieux nous manipuler.

— Mais grand Dieu, pourquoi ? À quoi cela sert-il de manipuler les gens ?

— Cela sert à créer des armées, à mener des guerres, à augmenter la puissance des souverains ou la taille des États. Le peuple n'est qu'un outil servant le plan de ceux qui dans l'ombre tirent les ficelles.

— Mais tous ces gens jugés pour sorcellerie, magie ou propos hérétiques pouvaient eux-mêmes faire partie de ce plan satanique !

— Crois-tu sincèrement qu'une vieille femme, qui ne sait ni lire ni écrire et qui s'efforce simplement de soigner son prochain avec la fabrication de médicaments créés à partir de ce que la nature peut lui donner, soit en mesure d'être une menace pour la société ? Mais ouvre les yeux, Savin ! Tu as peut-être voulu bien faire, comme tant d'autres qui œuvrent dans l'Église, mais tu as toi-même été manipulé et cela t'a amené à commettre des gestes horribles qui ont fait de toi un criminel, contrairement à tous ceux que tu as condamnés. C'est toi le meurtrier, c'est toi qui devrais te balancer au bout d'une corde...

— Tais-toi Agrippa ! explosa l'inquisiteur furieux. Je n'ai fait que mon devoir, que ce qui m'avait été enseigné !

— Et voilà que malgré toute ton éducation et toute ton instruction, tu as perpétré des crimes ignobles au nom du

AGRIPPA

pouvoir qui te manipulait. Ils ont de quoi être fiers de toi...

— C'est ce qui s'appelle la foi, Agrippa, croire et obéir sans se poser de questions. Cela n'a rien à voir avec l'éducation ou l'instruction.

— Lorsqu'il est question de meurtres, répliqua Agrippa, ce n'est plus de la foi, c'est de la folie...

Les coudes appuyés sur les genoux, Savin baissa la tête jusqu'à ce qu'elle s'appuie au creux de ses mains. Il était incapable de s'insurger à nouveau.

— Tu m'as pourchassé pour rien, continua le mage, tu as fait condamner tous ces gens pour rien, car ni moi ni eux ne nous opposons à la volonté de Dieu. Le fait d'entrer en contact avec les élémentaux des mondes invisibles ne fait pas de moi un hérétique! Cela fait de moi un chercheur! Ces choses existent, il faut donc les connaître afin de pouvoir les comprendre! Est-ce que t'intéresser aujourd'hui aux Êtres de la Lune fait de toi un homme condamnable? Jamais de la vie! Au contraire! Tu dois savoir qu'ils existent, apprendre à les connaître afin de les combattre et de ne pas te laisser abuser! Ce sont eux les vrais ennemis!

Savin releva la tête et considéra Agrippa qui crachait de nouveau dans son bol en cuivre. L'homme était dévasté mais il s'obligea à redevenir maître de lui-même. Il lui était impossible de dire à celui qui agonisait devant lui qu'il était désolé, qu'il était responsable de la mort qui l'emporterait bientôt et de celle de dizaines d'autres.

— Ces Êtres de la Lune, reprit Agrippa, sont des mages issus d'une souche très ancienne de l'occultisme. Ils ne sont

pas, comme tu pourrais le penser, les serviteurs du Diable ou les adeptes d'une quelconque secte satanique. Ils existent depuis le début des temps et ne sont pas apparentés à l'homme.

— Mais... de quoi parles-tu, l'interrompit doucement Savin, ne sont-ils pas humains ?

— Pas à ma connaissance. Ils parcourent le monde depuis la nuit des temps, tout comme les disciples de Caïn. Mais leur sang est plus animal qu'humain. Ils possèdent le pouvoir de transmutation, de transduction, ce qui leur permet par le contrôle de leurs fluides, grâce à une énergie supérieure, de transformer leur grandeur physique en une autre.

— Que veux-tu insinuer par grandeur ?

— Je parle de forme, d'apparence, de force musculaire accrue ! D'une forme animale qui n'a rien d'humain !

— Mais c'est de la folie, s'énerva encore Savin, c'est contre nature !

— Parle plutôt d'une manipulation naturelle. Tu sais que la magie existe Savin, cesse donc de le nier ! Tu m'as vu l'utiliser, tu sais ce dont un mage est capable.

Savin respira fort par le nez, le temps qu'Agrippa tousse et crache. Il se leva, considérant en avoir assez entendu. L'état de Corneille Agrippa empirait à mesure que la discussion avançait. Mieux valait le laisser se reposer.

— Tu pars, Savin ? lui demanda Agrippa avec une pointe de regret dans la voix.

— Je crois qu'il est préférable que je te laisse te reposer. Je dois aussi réfléchir à tout ça et voir ce que je peux y faire.

AGRIPPA

— Ne te donne pas cette peine... Il n'y a rien que tu puisses faire. Cherche-les et ils te trouveront. Tu seras mort avant même d'avoir pu porter le premier coup.

— Je... Je ne sais plus que penser...

— Garde les yeux ouverts. Sois prudent et conscient. Écoute ton cœur et ta logique. N'embarque pas dans le jeu des manipulateurs...

Savin eut envie de poser une main rassurante sur l'épaule du mage, mais un orgueil mêlé de confusion retint son geste. Il marcha vers la porte et se retourna une dernière fois. Il reconnut dans cet homme qui agonisait sur son lit de mort, la somme d'un savoir infini qui n'avait, en fait, jamais commis le moindre mal. Le remords le submergea mais il se garda bien de le montrer. Il réalisa qu'en quittant cette chambre, il ne serait plus le même homme. L'inquisiteur n'en serait plus un. Voilà ce qu'était être conscient. Il avait plus que compris le message du mage.

— Adieu, mon vieil ennemi...

Agrippa soulevait la main en signe de salut.

Un fin sourire se dessina sur les lèvres minces de Savin.

— Adieu Agrippa...

Il quitta la pièce sous les huées du vent qui fouettaient l'édifice.



Il ne se passa pas vingt-quatre heures après la visite de Nicolas Savin pour qu'Henri Corneille Agrippa perde connaissance après s'être retrouvé en état de choc septique.

L'agent infectieux qui attaquait ses poumons était enfin parvenu à provoquer une défaillance aiguë du système circulatoire, entraînant de graves désordres métaboliques et viscéraux. Il était en train de mourir.

L'abbé Suger exécuta l'extrême-onction, comme convenu. Il déposa un crucifix en bois sur la poitrine du mourant et marqua son front d'une huile bénite avant d'aller s'installer au pied du lit.

— *Per istam sanctam unctionem et suam piissimam misericordiam adiuvet te Dominus gratia Spiritus Sancti, ut a peccatis liberatum te salvet atque propitius allevet*¹.

Suger fit un grand signe de croix de la main, puis les joignit pour se recueillir.



Il les voyait bien s'activer autour du lit.

Mais il mit un moment à comprendre de qui il s'agissait.

L'abbé Suger avait récupéré sa croix en bois et l'avait rangée en reculant vers la porte, avec ses huiles saintes au creux de son sac.

Deux hommes entrèrent en le bousculant presque, et déplièrent une grande toile.

Agrippa revint à lui et réalisa que l'homme que l'on était en train de déposer dans la toile était nul autre que lui-même. Il observait les préposés disposer de son corps sans la moindre réaction. Il avait rejoint les limites de sa chambre,

1. «Par cette sainte onction, que Dieu dans sa grande bonté te reconforte par la grâce de l'Esprit saint. T'ayant ainsi libéré de tous tes péchés, qu'il te sauve et te relève.» (latin).

AGRIPPA

contre le plafond, juste au-dessus d'eux. Il fallut encore quelques minutes d'observation avant qu'il puisse se dire, même se répéter, qu'il était mort.

Sa volonté à les suivre se fit plus forte et il traversa le mur de la chambre, juste au-dessus de la porte, pour se retrouver à leur suite dans le sombre corridor qui conduisait à l'escalier.

Sa volonté semblait encore lui obéir et il les suivit jusque dehors, là où se trouvait le charnier. D'autres corps y gisaient déjà et malgré le froid de février, l'odeur parut forte, à la grimace que firent les préposés. Ils déposèrent le corps enveloppé dans la toile par-dessus les autres et quittèrent aussitôt le lieu sordide.

Seule au milieu de quelques flocons de neige malmenés par le vent, la conscience du mage restait immobile.

Il était bel et bien mort.

La période pendant laquelle il resta figé sur place fut impossible à évaluer.

Le temps ne comptait plus.

À partir du moment où il accepta enfin sa condition, il s'éleva au-dessus de la ville et s'en éloigna rapidement. Son souhait l'amena plus loin dans les terres jusqu'au pays de l'Hermitage, là où les vignobles semblent suspendus à la colline surplombant le Rhône. De là-haut, le panorama était prestigieux. Cette possibilité de parvenir à satisfaire ses moindres envies de déplacement le rendait euphorique. Si cet état d'être était le paradis, il ne regrettait déjà plus la vie. Il glissa entre les hautains et s'arrêta sur une crête où la vue sur le fleuve était à couper le souffle. Parce qu'il le désirait, il

sentait avec des sens décuplés ses mains effleurer les feuilles de vigne et les grappes de marsanne.

Les saisons ne se comptaient plus.

Plus loin, au bout du rang, venait vers lui une jeune femme au chapeau à large bord qui la protégeait du soleil. Il reconnut sa première épouse, morte en couche en même temps que leur premier enfant.

Aucun malaise, rien que du contentement.

Devant le sourire de la jeune femme, des traces de l'Opposant vinrent à sa conscience. C'était si loin maintenant, presque oublié. Que lui avait-il dit déjà, alors qu'il signait de son propre sang l'un des livres noirs ?

— Je croyais que tu m'avais oublié...

Malgré le ton empreint de tristesse, la jeune femme lui souriait toujours.

— Comment aurais-je pu, exprima-t-il avec toute la sincérité qui pouvait encore subsister en lui, je t'ai tant aimée...

Au moment où il désira la toucher, elle s'évanouit doucement dans un rayon de soleil, comme un songe du matin.

L'évènement le laissa perplexe mais non douteux. Cet état de conscience libre ne semblait pas porter naturellement la crainte ou l'inquiétude. La femme avait été là et elle n'y était plus. Voilà tout.

— Oui, je croyais que tu m'avais oubliée...

La voix provenait d'ailleurs, ou plutôt de derrière. Il souhaita se déplacer, afin de chercher l'origine de la voix et d'embrasser de sa conscience les terres qui se trouvaient derrière. Il aperçut d'abord le village de Tain l'Hermitage un

AGRIPPA

peu plus loin avant que ne se matérialise devant lui un massif trône en pierre. L'envie de s'en approcher le traversa puis l'abandonna aussitôt. Une puissance indescriptible émanait de l'objet en pierre et empêchait toute approche.

Pour la première fois, la conscience libre d'Agrippa se sentit entravée. Il ressentit la peur.

Trois formes se dessinèrent lentement sous sa perception et le monde tout autour se modifia. Les nuages sombres apparurent alors qu'au loin, des éclairs silencieux zébraient ce ciel enténébré. La terre se dessécha et les couleurs se délavèrent au point de ne retenir que de lugubres tons de gris. Les vignes moururent et tombèrent en poussière, suivies peu après par les échelas qui s'écroulèrent. Le village de Tain l'Hermitage, pourtant si pittoresque, n'était plus que ruines et abandon. Un froid subit enveloppa l'âme d'Agrippa, le faisant réagir à cette sensation dont il avait déjà oublié l'existence.

La vision qui prenait forme devant lui dégageait une puissance bien au-delà de tout ce qu'il avait pu connaître de par la vie ou bien la mort. Le maître siégeait sur le trône, enveloppé d'un sombre manteau et flanqué de part et d'autre de deux créatures innommables, insupportables. Agrippa comprit que le froid qui envahissait son essence n'était autre chose que la peur qu'il ressentait à la vue de l'Adversaire et du pouvoir qu'il représentait.

— Jamais je ne vous ai oublié, exprima-t-il en concentrant sa perception sur le personnage siégeant sur le grand trône. Son long manteau noir était pourvu d'un capuce qui lui recouvrait la tête et gardait son visage dans l'ombre, donnant la désagréable impression qu'il n'en avait aucun.

— Tu as pourtant renié les arts occultes pendant des années, tu as mis de côté tout le savoir que j'avais mis entre tes mains, tu as bafoué ma confiance et tenté de contrecarrer mon Plan en voulant dresser les hommes contre moi. Je suis plus fort que tout et j'ai toujours le dernier mot. Je suis l'Opposant ultime et l'on ne peut aller à l'encontre de mes desseins.

— J'ai fait ce que vous m'avez dicté...

— Faux! Tu as écrit ce que je t'ai dicté et ensuite tu as refusé d'en appliquer la pratique!

— Mais cela ne me servait en rien...

— Bien sûr! Une fois ta curiosité satisfaite, je ne te servais plus à rien!

Agrippa souhaita ne plus voir cette vision horrible mais il lui était impossible de fermer les yeux. Car il n'était qu'une essence captive. Le froid paralysait sa volonté, son expression. Il était perdu et il le savait. Dieu lui-même, dans son infinie sagesse, n'avait pu le sauver de cet état d'errance qui l'avait éloigné des voies du salut. Pactiser avec le diable signifiait atteindre des connaissances interdites par-delà un chemin obscur, sans possibilité de retour.

— Je me sou mets à votre volonté Seigneur, dit-il tant pour Dieu que pour l'ange des ténèbres qui lui faisait face.

Ainsi fut exprimé le dernier vœu de sa conscience.

La force incommensurable du Pouvoir qui siégeait devant lui appelait la soumission, le renoncement, l'abandon, puis la perte.

On ne pouvait s'opposer à l'Opposant.